

# LE TEMPS

---

Musiques Lundi 30 août 2010

## Un jour sur la route du jazz

Par Arnaud Robert

### **A Willisau et Auvernier, deux festivals se sont achevés dimanche. Deux modèles aux antipodes qui vivent de la même fascination pour une musique de niche. Reportage**

Ah Willisau! Son stand de saucisses, son petit crachin de fin d'été, sa grande halle pleine de jazz. Depuis 35 ans, des hordes de mélomanes pèlerinent chaque fin d'août dans ce repli de campagne lucernoise pour écouter des Noirs américains leur flanquer des swings d'avant-garde. Samedi, vers 14 heures, ils n'étaient pas trop nombreux pour cette matinale où un jeune glorieux du piano texan se la coulait douce dans un uniforme de rappeur sudiste.

On ne le ressent pas de prime abord. Mais le Jazz Festival Willisau vit un virage à sec. Le neveu du fondateur Niklaus Troxler a repris en main l'affiche. Arno Troxler est un batteur, né en 1979 à Willisau. Il rôde depuis toujours dans les artères vides d'une manifestation pastorale, tournée avec les années en temple européen des musiques contemporaines. Il est désormais l'héritier. Et n'en fait pas grand cas, dans la coulisse de cette énorme salle des fêtes villageoises. «Comme Niklaus, je veux ne me fier qu'à moi-même, suivre mes intuitions. Je n'ai pas de concept. J'aime les contrastes et je veux suivre en particulier une scène suisse passionnante.»

Plusieurs habitués de la première heure ont déjà décroché à la seule lecture du programme de cette édition qui s'ouvrait mercredi. Même pour le fanatique, la radicalité des propositions d'Arno Troxler a rendu illisibles les réelles promesses du Willisau nouveau. Peu de têtes d'affiche, une vraie intransigeance autour des valeurs locales (le groupe Parallels du Genevois Nicolas Masson, notamment). Bref, une rupture assumée dont les conséquences sont visibles parmi les rangées dégarnies de la halle. Arno ne craint-il pas de faire d'un grand festival européen une belle entreprise régionale? «La qualité d'un festival ne se juge pas à sa fréquentation. Oui, il y a moins de monde. Mais nous avons pu réunir au moins 400 personnes pour chacun des six concerts.»

Samedi, après la froideur sèche du groupe Forcemajeure conduit par le compositeur zurichois Felix Profos, on attendait beaucoup du trio de Robert Glasper. Figure séduisante de prodige américain, nimbé de ses collaborations prestigieuses avec des stars du hip-hop, ce natif de Houston enregistre pour le label Blue Note des disques sur lesquels l'essentiel de la communauté jazz s'ébaubit. Il débarque sur scène, un téléphone portable à l'oreille. Glasper multiplie les cabotinages dans un spectacle miné d'attitudes et pauvre en musique. Grosse déception dans une salle qui feint de s'amuser d'une arrogance qui confine à la négligence. En plus, dehors il pleut. Alors, on prend ses cliques devant ce jazzeur trentenaire qui mériterait quelques claques. Et on file vers Auvernier, où il fait beau.

Deuxième édition d'un festival lacustre, enfilé au long des côtes neuchâteloises. Il ne faut pas comparer les sites. Les collines lucernoises face aux longs arbres bucoliques d'Auvernier qui baignent dans le lac. Mais on peut comparer la dégaine. Auvernier Jazz Festival a pris acte de l'esprit du temps. Afin de rameuter par une nuit froide quelques centaines de spectateurs pour écouter du jazz, suisse, il faut les accommoder; nourriture sophistiquée, cadre idéal, sono impeccable, lumières au poil. A Auvernier, l'équipe menée par Jean-Martin Peer a investi beaucoup dans le décor.

La musique suit. Après les punks biennois du Lucien Dubuis Trio et l'extrême justesse de la Genevoise Elina Duni, le trio zurichois Rusconi capture l'atmosphère lunaire. Festival en extérieur, avec couvertures et vin du terroir. Stefan Rusconi, 31 ans, pianiste fulgurant, colle le bout de ses doigts contre un chauffage électrique. Ils viennent d'enregistrer un disque d'hommage au groupe de rock new-yorkais Sonic Youth. Le trio Rusconi s'apprête à quitter la Suisse pour visiter le monde. Impressionnante tournée asiatique, européenne, américaine, pour une des révélations absolues du jazz d'ici. Eux-mêmes n'en reviennent pas. Et la douceur burlesque avec laquelle Stefan Rusconi envisage son public démultiplie la bonne impression que sa musique laisse.

Un jazz inventif, lyrique, saturé de pop mais sans putasserie de trop. A Auvernier, une partie considérable des spectateurs sont venus par hasard. Le jour précédent, ils avaient probablement choisi le pianiste brésilien Marcio Faraco. Et dimanche, ils se sont précipités sur le concert de l'accordéoniste français Richard Galliano. Mais là, dans ce samedi helvétique, beaucoup découvrent Rusconi. Et ce jazz exigeant mais qui cherche à ouvrir son jeu fait l'effet d'un vent chaud. Jean-Martin Peer, le créateur du festival, jubile en silence. Il a parié beaucoup sur cette manifestation de sus, dans le vestiaire de l'été. «Il est difficile de faire déplacer près de 2000 personnes en trois jours. Nous n'en sommes qu'à notre deuxième édition. Nous avons beaucoup à apprendre. J'espère que nous sommes là pour longtemps.»

Deux festivals qui vivent de la même musique – alternative – mais ne se ressemblent pas. D'un côté, à Willisau, un héritage de découvertes qui menace de dérapier en austérité protestante. De l'autre, l'équilibre fragile d'Auvernier, musique de haut vol pour célébrations épicuriennes. Le jazz est-il mort, interrogent les comptables. Une question à choix multiples.

**LE TEMPS © 2009 Le Temps SA**